

XYZ. La revue de la nouvelle

Le début de la fin

Chantale Potvin



Number 91, Fall 2007

Origine

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3037ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Potvin, C. (2007). Le début de la fin. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (91), 34–40.

Le début de la fin

Chantale Potvin

— **O**RIGINER ne s'emploie pas ainsi, monsieur Lambert ! Sachez-le ! Votre copie en est truffée. On dirait que vous avez gagé de l'argent avec un copain pour en farcir autant votre texte. *La tribu originera* par-ci, *les enfants originèrent* par-là ! Voyez ce travail ! lança le professeur, avec le ton d'un crieur de vente aux enchères, en brandissant la copie de l'étudiant qu'il pointait du doigt comme s'il avait été coupable d'un crime. Je vous le lis intégralement, c'est trop... facétieux ! ajouta-t-il, en remontant ses petites lunettes rondes sur son gros nez où dégoulinait discrètement une goutte de sueur. Pour ceux qui ne connaissent pas le sens de l'adjectif « facétieux », c'est-à-dire 95 % de la classe, vous ressentirez une certaine facétie dans vos côtes quand vous vous tordrez de rire, soit d'ici quelques secondes. Mes chers amis, laissez-vous bercer par le son de ma voix hypnotique qui vibrera aux trémoles du sens ridicule de vos propos !

Le professeur triait les travaux, son gros ventre rebondi lui servant de tablette. Le contraste entre son habit gris et son imposant blouson rouge lui conférait un *look* de père Noël. Quand ses doigts atrophiés par la graisse cessaient de courir comme des ballerines obèses sur les feuilles, il se mettait alors à lire des parties à haute voix, rigolant, ironisant, apostrophant l'un, ridiculisant l'autre.

— La consigne était de me décrire le début de l'humanité dans la tête des premiers humains. Vous pouviez vous situer n'importe où à partir d'il y a 3 millions d'années jusqu'à l'apparition des premiers écrits, il y a 3 300 ans. Vous deviez concevoir la pensée d'un humain, situé dans une époque précise, imaginant le début des temps. Dans sa tête à lui. Avec ses facultés à lui. Selon SON développement à lui. Pas dans les têtes scientifiques de Darwin, d'Hubert Reeves ou de Gabriel de Mortillet. Je n'avais pas demandé non plus de rédiger des contes pour enfants, de rabibocher des vieilles thèses ou de divaguer. Certains d'entre vous

vasouillaient carrément ! Prenons madame Castonguay ! Elle écrit : *Jadis, les humanoïdes étaient loin de se douter que les technologies allaient leur permettre de ne plus mourir de froid, car ils allaient toucher par hasard des peaux d'animaux pour découvrir que ces peaux pourraient les tenir au chaud... L'homme néandertalien espérait, inconsciemment, un nouveau produit qui pourrait le protéger de la mort contre le froid dans sa tête préhistorique un peu tarée. Ces hommes furent sans aucun doute les premiers à utiliser les brosses à dents, les peignes à cheveux et peut-être même les parfums, car nulle part dans les livres, ou sur Internet, on ne fait mention de problèmes capillaires, de caries quelconques ou d'odeurs nauséabondes.*

— Imaginez-vous, très chers étudiants, cette dame m'en a écrit quatre pages... Un pur délice, purs délires, devrais-je « lapsusifier » ! Étiez-vous à jeun, madame, quand vous avez produit ce chef-d'œuvre ? Si c'était le cas, ça ne vous coûte pas trop cher pour voyager ! Ne pourrait-on pas parler de la roue avant de déraisonner sur les dernières tendances de la mode ? Et quoi encore ? Avez-vous été commanditée par une compagnie de pâte dentifrice ? Ou par Coco Chanel ? Selon vous, l'utilisation de la fourrure et l'invention des accessoires nécessaires à la couture sont les fruits d'un pur hasard ! Le feu aussi... puis-je lire quelque part ! À l'homme moderne sont réservées les illuminations du génie ! Imaginons une femme qui grogne dans sa caverne et qui s'exclamerait : *Grrrr... Une aiguille en os de mammouth ! Je vais me tailler une jupe, par hasard !* niaisa-t-il en retroussant le bas de son pantalon.

L'enseignant déambula lentement entre les rangées. Les étudiants tentaient vainement de dissimuler de petits rires sonores, un poing devant la bouche. Parfois, il examinait les visages avant d'attaquer, comme pour savourer les mimiques embarrassées de ceux qui penchaient la tête. Sans vergogne, il prononçait leurs noms, relisait leurs réflexions. L'épouvantable enseignant, rubicond comme son blouson, lut tous les travaux, un à un, soulignant avec un plaisir évident les informations erronées, les fautes d'orthographe, retouchant les notes personnelles et dénigrant les contenus sur lesquels les jeunes gens avaient travaillé, sans aucun doute, pendant de longues heures.

Il regarda soudainement la foule dans l'amphithéâtre et déclara, comme s'il s'était agi de l'annonce de la fin du monde : « Et maintenant... J'ai gardé mon préféré pour la fin... Comme une cerise sur un *sundae*, comme le dernier clou d'un cercueil. Et j'ai nommé monsieur Georges... N'y a-t-il pas qu'un seul Georges dans cette salle ? Allez ! Présentez-vous. Levez la main, que tout le monde vous voie ! »

Sursautant en entendant son prénom, le jeune homme releva la tête. Au moment où il fut tiré de sa rêverie, il était en train d'observer les jambes de sa voisine, laquelle rabaissa sa jupe en lui lançant un regard meurtrier.

— Monsieur Georges a innové. Il vous a tous surpassés. Il est passé maître dans l'art de créer des travaux qui feraient rougir de jalousie les meilleurs écrivains. Tout en beurrant sa réflexion de sa grande culture, comme une tranche de pain avec de la confiture, il a imaginé le début des temps dans sa propre tête, lança-t-il, surplombant du regard toute l'assistance. Sa tête à lui ! Trois élèves ont parlé d'extraterrestres, mais Georges bat les deux autres à plate couture. Et j'élève les bras... Comme Georges, je suis un prédicateur, je suis l'homme moderne qui imagine le début des temps. Notre monsieur Georges est même le seul de cette salle à avoir dédié son... travail, si je puis m'exprimer ainsi. Ainsi, il dédie son travail, intitulé *Le début de la fin*, à toutes les femmes de notre planète, à leurs jambes et à leurs sourires.

Georges se retint de tourner les yeux vers les jambes effilées de la jeune dame qui l'épiait du coin de l'œil.

— Si je vous résumais la pensée « georgienne », car, je vous le rappelle, c'est dans SA tête à lui qu'on imagine le début des temps, alors j'irais comme suit. La fin de la planète Terre est un début pour monsieur Georges et son peuple. Après la destruction rapide de toute l'humanité en une fraction de seconde, Georges marcherait bêtement pour aller retrouver son père dans sa soucoupe volante...

Un étudiant tenta de réprimer un éclat de rire.

— Allez, allez, monsieur ! Vous pouvez rire... Je vous accorde un certain temps, dit le professeur à l'élève.

Et quand le son des fous rires diminua, le gros homme poursuivit :

— Et vous savez comment nous allons mourir? Je tiens à préciser qu'aucune littérature fantastique, lue à ce jour par votre humble serviteur, n'a pu produire pareilles billevesées interplanétaires ou sornettes interstellaires. Après... Enfin au début, devrais-je dire, au début des temps nouveaux, la Terre, toujours selon Georges, sera dans son état actuel, c'est-à-dire en plein dépérissement. Tous les humains qui y auront vécu auront été empoisonnés par les gaz soufflés dans l'atmosphère grâce à une paille géante insérée au centre de notre planète. Ladite paille aura réussi à percer toutes les couches rocheuses, à se frayer un chemin dans la complexité des liquides, des solides et de toute la masse atomique. Bref, le papa de Georges et toute son équipe extraterrestre foreront la Terre avec des tuyaux assez puissants pour ensuite expulser des gaz hautement toxiques, si puissamment que les émanations tueront net les six milliards d'humains en une toute petite seconde... Pouf! Fini la planète bleue et ses minables Terriens! C'est ça, Georges?

Le jeune homme acquiesça d'un timide signe de tête.

— Or, voilà, mes amis, je ne vous ai pas dévoilé la partie la plus croustillante de l'histoire car, parlant d'histoire, notre ami en aurait parcouru 700 ans, bourlinguant d'une époque à l'autre, jusqu'à nous, ici, là, dans cette classe. Est-ce que mon compte est bon, Georges? Sept cents ans? C'est cela, car vous écrivez avoir passé une semaine sur la Terre, d'après la temporalité de votre planète et vous dites qu'une journée chez vous équivaut à un siècle pour notre humanité. Donc, si je fais un autre calcul rapide, vous seriez arrivé vers l'an 1308, pendant le procès des Templiers, en France. Oh! En passant... Quelque 160 ans plus tard, auriez-vous rencontré François Villon par hasard? Vieille branche! le nargua le professeur. Pouvez-vous me dire ce qu'est devenu ce grand poète après 1463? Parce que dans les livres, on ne sait pas ce qui lui est arrivé. Vous pourriez peut-être m'informer?

— Il s'est pendu à 40 ans, monsieur! répondit Georges à voix basse en riant nerveusement, les yeux baissés vers les mollets de la fille qui commençait à s'intéresser à lui.

— Tiens! Sacré Villon! Il n'en fait encore qu'à sa tête! Parlez-moi donc de Marie-Antoinette, cette bonne vieille reine! Sacrée Marie! Elle a réagi comment quand on a coupé la tête de son

bonhomme? Avez-vous entendu son célèbre « Pardonnez-moi, monsieur » quand elle s'est adressée à son bourreau Samson après lui avoir accidentellement marché sur un pied et juste avant que celui-ci ne lui tranchât la tronche.

— Elle pleurait. Marie-An... pleurait beaucoup, rigola Georges, discrètement, tout en lançant un regard langoureux à Élisabeth... Élisabeth, car il était parvenu à déchiffrer son prénom sur son cartable pendant que le gros se payait sa tête.

— Je permettais la fiction, en pensant au mot « imagination », et non « bande dessinée fantastique », Georges ! Vous permettez que je termine ? Je vous lis en rafales quelques phrases. Sur l'amour... *J'ai connu de grandes beautés éthérées que je pense avoir aimées. Je ne sais pas trop ce que c'est que l'amour pour les humains, car les émotions sont très complexes ici. Par exemple, un jour dans un pays que vous appelez Jordanie, j'ai connu une femme aux longs cheveux noirs qui embrassait comme vous mangez les oranges. Ses baisers me laissaient un doux goût dans la bouche et dans la gorge. Quand elle est morte après quelques minutes de ma vie, j'ai gémi, voire même hurlé, pendant des nuits.*

Autres rires...

— Et Madonna, Georges ? Elle est ta copine ? (Silence) Que dire de l'exotique Mata Hari, cette belle danseuse espionne ? Étiez-vous l'un de ses amants, bien étendu entre ses aigrettes, ses plumes, ses fourrures et ses chiens ? George Sand, elle ! S'il en est une pour qui je saliverais... Mona Lisa, t'étais là, Georges ? Allez, petit cachottier, j'en bave, elle est comment ? Ne garde pas tout ça pour toi ! C'est vrai qu'elle venait d'accoucher quand de Vinci l'a peinte. Il est gai, de Vinci, pas vrai ? T'a-t-il fait des avances, avec la belle gueule que tu as ?

Rires.

— Je vous laisse vous délecter de ce tout petit paragraphe particulièrement hilarant. *J'ai eu un ami dans le siècle que vous baptisez XVIII^e, on l'appelait Mozart... Et il lut le reste en riant... Ce type était un véritable coureur de jupons et je me demande encore comment il faisait, malgré son physique ingrat, pour séduire toutes ces jeunes femmes absolument magnifiques. Peut-être que l'intelligence et le génie sont aphrodisiaques chez les humains ?*

Georges gloussa bêtement un petit je-ne-sais-quoi inaudible tout en épiant le regard de plus en plus engageant d'Élisabeth. Et ses jambes... Elle ne retenait plus sa jupe maintenant.

— Notre Georges a aussi une opinion sur la guerre et la violence, car il a connu, de son vivant, j'insiste, les sanglantes guerres d'indépendance de l'Écosse, a assisté au massacre de la nuit de la Saint-Barthélemy en août 1572, et il a, bien sûr, surfé, comme E.T. sur son vélo, d'une Guerre mondiale à l'autre, décrivant pendant deux longs chapitres l'atrocité des combats et le génocide des Juifs. Georges était partout. Il a visité tous les pays et navigué sur toutes les mers. Il a assisté à l'érection des plus grands monuments, du Moyen Âge jusqu'à l'inauguration de la tour Eiffel. Il a aussi glissé un mot à propos des gens du XVII^e siècle, ceux qui ne se lavaient pas par crainte de l'eau. Dites-moi, en passant, avez-vous rencontré Johannes Gutenberg? Le pauvre! On dit qu'il est mort dans la dèche, la tête sur sa machine à imprimer. C'est vrai, ça? Je trouve fort dommage que vous n'ayez pas pu venir un mois sur notre Terre, plutôt qu'une seule petite semaine... Vous auriez connu Socrate et Jésus-Christ!

Un étudiant, assis à l'avant, s'esclaffa si fort qu'il faillit s'étouffer avec une gorgée de boisson gazeuse quand l'enseignant prononça le nom de Jésus-Christ!

Le prof essoufflé regarda l'assistance en remontant péniblement les marches de l'estrade et en s'appuyant au bord du tableau noir. Debout sur la scène, il paraissait énorme. Quand il eut le dos tourné, Georges en profita pour tendre un bonbon à la menthe à Élisabeth. Elle accepta en souriant et en susurrant: «Il ne te manque pas, le gros!» Il répliqua par un petit sourire discret.

Et le prof continua de s'acharner.

— Vous savez comment Georges a fait pour se retrouver avec tous ces grands personnages?

— Non! clamèrent en chœur quelques élèves.

— Ainsi, pour vivre tous ces moments extraordinaires et uniques, notre ami martien a survolé la planète bleue avec un genre de navette carburant à l'air et grâce à quelques liquides complexes et rares de sa planète appelée Noupouz et... attendez le reste, c'est

carrément marrant ! Quand un point lumineux rouge s'allumait sur la Terre, il atterrissait près de ce lieu et accumulait ainsi, dans sa glorieuse caboche, tout le savoir de ses 700 ans de vie, d'errance, dirais-je. C'est comme si monsieur était directement branché à un détecteur d'histoire. Ah ! oui ! J'oubliais... Pour les milliers de langues mortes ou vivantes, de dialectes ou autres, *no problemo* ! Georges a pensé à tout, car une prothèse implantée dans son oreille lui permettait de tout traduire simultanément.

— Dans notre monde, enfin dans le vocabulaire de ma planète, « originer » est un verbe qui s'emploie de toutes les façons, monsieur, lança le jeune homme, d'une voix très basse.

— Vous vous croyez prophète ? répliqua l'enseignant.

Georges se leva subitement, rouge de colère. Il en avait assez. Il regarda une dernière fois les jambes d'Élisabeth, se leva et marcha jusqu'à l'estrade qu'il gravit lentement. Il prit un élan et poussa par terre le professeur, lequel vacilla quelques secondes avant de s'écrouler en un gros tas d'os qui s'amoncela au-dessus d'un tas de linge gris et rouge et d'une petite paire de lunettes ridicules.